

LES POINTS DE SUSPENSION...
L'ENFANCE ET L'ERRANCE.

Le Petit Prince

On peut être maître de ce que l'on fait, mais jamais de ce que l'on sent.
Gustave Flaubert

Je n'aime pas commenter un conte. Essayons de vivre ensemble une histoire. Essayons de nous rencontrer. Saint Ex lisait ses livres à ses amis. La narration orale est-elle encore présente dans la narration écrite? Avez-vous perdu un jour votre chemin? Avez-vous fait l'expérience de la solitude dans le silence? Avez-vous connu ce surgissement de l'autre qui n'existe pas, sinon comme une ombre d'autrui en son for intérieur? Se parler à soi-même. Parler à haute voix. Il n'y a personne et il existe cependant un lien: un lien comme le mot religion exprime étymologiquement l'idée d'être relié. Créer des liens, dira l'auteur du *Petit Prince*; on s'apprivoise soi-même par un renard intérieur qui n'est pas uniquement le surmoi qu'ont désigné les experts du sens, les affamés de la psyché. Être relié, être apprivoisé, c'est, pour l'aviateur, vivre dans le noir illuminé d'une nuit au plus profond du désert, en Libye, les 30, 31 décembre 1935 et le 1er janvier 1936; c'est vivre une panne, quand il pleut des étoiles filantes, c'est vivre un désir de soif dans l'attente de rien et de quelque chose, c'est parler du rayonnement du désert. Saint-Ex écrira donc à la fin de son conte : *On ne voit rien, on n'entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence...* Après ce mot silence, il y a trois points de suspension. Essayons de vivre ensemble cette suspension. Il n'y a personne et il existe un lien. Attention, il n'y a vraiment personne et vous connaissez cette

expérience. Rien ne vient, rien ne semble nous unir à quoi que ce soit, sinon parfois l'angoisse qui nous saisit et nous querelle sur le sens, sur le besoin, sur le contraire d'elle-même, sur le bonheur. Dans une moindre proportion, lorsque j'écris ceci pour vous, lorsque je le lis, lorsque je parle, il y a soudain un arrêt, un frein. Et si je n'avais rien à vous raconter? Et si j'étais, avec vous, en panne. Si je me tais. Que se passe-t-il?

[Silence]

Je fus surpris de comprendre soudain ce mystérieux rayonnement du sable. Lorsque j'étais petit garçon, j'habitais une maison ancienne, et la légende racontait qu'un trésor y était enfoui. Bien sûr jamais personne n'a su le découvrir, ni peut-être même ne l'a cherché. Mais il enchantait toute cette maison. Ma maison cachait un secret au fond de son cœur... Après le silence il y avait trois points de suspension, vous vous souvenez. Après le mot cœur, l'auteur auquel je viens d'emprunter cette phrase, a mis également trois autres points de suspension. Le silence et le cœur, voici les premières portes qui relient, les premières portes qui ouvrent notre monde intérieur au rayonnement extérieur; les portes ne conduisent pas quelque part, les portes ne mènent pas aux secours des tiraillements de l'anxiété. Les deux battants de porte que sont le silence et le cœur induisent la compréhension du rayonnement: c'est le secret de la maison. Un secret qui enchante, un trésor, dit-il, et dont on raconte qu'il appartient à une légende: nul ne le découvre, nul ne le cherche. *Dessine-moi un mouton!* Quelque chose advient, quelqu'un, peut-être, survient. Un petit bonhomme. Moi, vous, quelque chose de plus que moi, quelque chose d'autre que nous. Non point la seule enfance qui nous attache et se détache, non point un être totalement séparé de soi, non point un muet, non point un langage nouveau, une figure à découvrir. Quelque chose que nous avons et qui stagne ici, un être entre nous; entre le petit bonhomme tout à fait extraordinaire, déjà nommé mon ami et même mon jeune juge, avant d'être désigné le petit prince, une médiation par l'image: pas celui-ci. *Celui-là est déjà très malade.* Au second dessin, *mon ami sourit gentiment, avec indulgence: Tu vois bien...* dit-il, et il y a de nouveau ces trois points de suspension: *ce n'est pas un mouton, c'est un bélier.* Le dessin fut refait une troisième fois: *Celui-là est trop vieux.* Un mouton très malade, un animal agressif avec des cornes, un mou- ton trop vieux, voilà ce que nous sommes capables d'inventer pour nous imaginer en relation. Et, je vous l'ai annoncé, lorsque rien ne vient, rien ne semble unir à quoi que ce soit, on se lasse,

on se dit: *Ça c'est la caisse. Le mouton que tu veux est dedans. Avez-vous repéré quelque chose? Avez-vous ressenti quelque chose dans cette progression naïve associée à une idée de croissance pendant la vie: chétif et malade, pour l'un; avec des cornes et violent pour le second; âgé quand il faudrait un mouton qui vive longtemps, pour le troisième. Ça suffit. Ça c'est la caisse. Le mouton que tu veux est dedans. Qu'est-ce à dire? En d'autres mots: *L'essentiel est invisible pour les yeux, on ne voit bien qu'avec le cœur.* Moi, j'entends au début ce que je lis à la fin du conte. Le secret du renard, c'est le secret de la maison. Et le secret de la maison qui enchante, qui produit cette musique en nous, qu'est-ce donc? C'est le lien, le lien entre les choses et les êtres, le rendez-vous avec soi-même dans le langage. Écoutez ce que dit Saint Ex. Écoutez bien ce lien établi entre les mots: *Oui, dis-je au petit prince, qu'il s'agisse de la maison, des étoiles ou du désert, ce qui fait leur beauté est invisible!* Lorsque je vous parle en ce moment, ce n'est pas de la substance que nous partageons, ce n'est pas un savoir, c'est quelque chose qui s'essaie, le frottement de notre rencontre, cet effort de parler m'installe dans une grande difficulté. Vous êtes dans l'attente et je suis momentanément votre petit bonhomme. Il me faut être moi-même et être vous-mêmes. Essayons de vivre ensemble une histoire, notre histoire. Une soirée. Pénétrons dans le conte. Notre horizon est précisément cette grande difficulté que je viens d'évoquer. Je ne sais pas exactement quoi vous dire, je ne sais pas dessiner ce qu'il convient. Et pourtant, je puis essayer, nous pouvons faire l'expérience de l'invisible ce soir déjà. L'invisible est tout ce monde qui s'absorbe dans les mots. Prenez la première phrase du conte subtil de Saint-Exupéry: *Lorsque j'avais six ans j'ai vu, une fois, une magnifique image, dans un livre sur la forêt vierge qui s'appelait "Histoires vécues".* Prenons la dernière page du conte: *Ça c'est, pour moi, le plus beau et le plus triste paysage du monde. C'est le même paysage que celui de la page précédente, mais je l'ai dessiné une fois encore pour bien vous le montrer. C'est ici que le petit prince a apparu sur terre, puis disparu.* Avant d'énoncer la première phrase, la copie du dessin montrant un fauve avalé par un serpent boa est visible. À la toute fin du livre, il est question également d'une copie, la copie du paysage de la page précédente sans le petit prince qui "tombe doucement comme tombe un arbre". La description de cette chute est l' "histoire vécue" du narrateur qui a vu ceci, qui écrit ceci: *Voilà...* (trois petits points). *C'est tout...* (trois autres points de suspension). *Il hésita encore un peu, puis il se releva. Il fit un pas. Moi je ne pouvais pas bouger. Il n'y eut qu'un éclair jaune près de sa cheville. Il demeura un instant immobile. Il ne cria**

pas. Il tomba doucement comme tombe un arbre. Ça ne fit même pas de bruit, à cause du sable. Un enfant qui copie, un narrateur qui recopie, cela vous dit quelque chose? Non? Un serpent boa qui digère sa proie au début et dont les grandes personnes ne voient, en ce dessin d'enfant qui fait peur à son petit créateur, qu'un chapeau, cela vous dit peut-être quelque chose de la disparition, de la cachette, cela vous interroge sur ce qui couvre, cela vous relie à ce serpent de la fin du conte qui emportera le petit prince plus loin qu'un navire, ce serpent capable de résoudre toutes les énigmes: le véhicule de la mort. Déjà nous voyons l'invisible de la leçon du renard dans la relation instaurée par les divers dessins du mouton, nous voyons également l'enlèvement du petit prince dans l'enfant qui regarde une image d'un fauve avalé par un serpent, un animal sauvage appelé à se confondre avec cet enfant. Les savants, les biographes et les amis intimes vous rendront attentifs à leurs connaissances: Oui, Antoine de Saint-Exupéry, né en 1900, perdit son père à l'âge de quatre ans. Oui, Antoine de Saint-Exupéry fréquenta, en 1920, pendant 15 mois, l'école des Beaux-Arts. Oui, lit-on dans *Les Cinq Visages de Saint-Exupéry*, un livre paru en 1951 et que l'on doit à Georges Pélissier: [je cite] "il a risqué la mort par le massacre, chez les Maures, en 1927. Il a frôlé la mort par l'eau, dans l'accident de Saint-Raphaël en 1934. Il a connu la mort par la soif, en décembre 1935, dans le désert de Libye. Et la mort par l'écrasement, en février 1938, au Guatemala. Enfin, peut-être, l'atroce mort par le feu, le 31 juillet 1944, dans sa dernière mission de guerre". En ce qui me concerne, c'est par ce conte et son inexhaustible puissance d'évocation que je puis entrer dans la vie de l'écrivain et m'y rattacher temporairement, et non l'inverse. La mort de l'enfant-fauve qui a copié l'image lui a fait découvrir sa vie, lui a fait pressentir sa fin, lui a fait deviner que la relation aux autres est la chose la plus périlleuse et la plus merveilleuse. Comme le petit prince l'expérimente avec l'aviateur, le narrateur s'apprivoisera en restant assez sauvage et saura en son opacité apprivoiser le lecteur. N'est-il pas vrai que l'opposition entre les grandes personnes qui ne comprennent jamais rien et l'enfant qui doit toujours leur donner des explications peut rebuter l'âme la mieux entraînée à l'amour du prochain, du prochain en se regardant en soi-même, cela va sans dire? Vous vous souvenez à cet égard que dans l'évangile selon Saint Jean, au chapitre XV, la lecture du verset 12 nous montre cet amour de Dieu pour sa créature qui s'associe aussitôt, dans le verset suivant, à l'amour fraternel. Il est dit en effet: Aimez-vous les uns les autres, comme Je vous ai aimés. Il est dit ensuite: Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Et que nous dit Saint Ex qui ne peut commencer comme il faudrait

commencer, qui a la route barrée car les grandes personnes haussent les épaules si vous leur dites: *Quand on veut un mouton, c'est la preuve qu'on existe. J'aurais aimé dire*, poursuit Saint Ex: *Il était une fois un petit prince qui habitait une planète à peine plus grande que lui, et qui avait besoin d'un ami...* (trois points de suspension). Pour ceux qui comprennent la vie, ça aurait eu l'air beaucoup plus vrai. Il a donc fallu commencer autrement. Comment? Par une disparition apparente de soi-même. *Les grandes personnes m'ont conseillé de laisser de côté les dessins de serpents boas ouverts ou fermés, et de m'intéresser plutôt à la géographie, à l'histoire, au calcul et à la grammaire. C'est ainsi que j'ai abandonné, à l'âge de six ans, une magnifique carrière de peintre.*

Quelques lignes plus loin, il est noté: *J'ai donc dû choisir un autre métier et j'ai appris à piloter des avions.* Est-ce qu'il faut grandir plus rapidement lorsque l'on a perdu son père à quatre ans? Je ne le sais pas. Est-ce que l'on est plus sensible à la fragilité du monde et à la fin de soi-même quand sa propre vie a été plusieurs fois mise en jeu sur la balance du destin? Je ne le sais pas. Puisqu'il faut devenir grand comme les grands l'entendent, Antoine de Saint-Exupéry aura-t-il été marqué religieusement par son passage chez les Marianistes à Fribourg, alors qu'il fréquentait, dès 1914, le Collège Saint-Jean? Aura-t-il été fasciné, entre autres, par la mécanique, puisqu'il fut représentant des camions Saurer pour la Creuse, en 1924?

Voilà les explications que donnent les grandes personnes. Je préfère m'orienter à partir du conte, vous ai-je dit, et je lis à la scène du puits qui évoque si nettement la Samaritaine des temps bibliques [Jean IV/7]: *J'ai soif de cette eau-là, dit le petit prince, donne-moi à boire ...* (trois points de suspension). Je lis ceci: *Lorsque j'étais petit garçon, la lumière de l'arbre de Noël, la musique de la messe de minuit, la douceur des sourires faisaient, ainsi, tout le rayonnement du cadeau de Noël que je recevais.* Le rayonnement du sable, de la mort en vue, et le rayonnement du cadeau, du don à vue, sont un. L'univers de Saint-Exupéry et le monde du petit prince présentent des oppositions nécessaires: le petit prince aime les couchers de soleil et souffre en même temps de mélancolie, le petit prince rit volontiers et avoue bientôt sa tristesse. De même, l'aviateur renonce et reconquiert son terrain le plus intime: il crayonnera durant toute sa vie, il pliera des papiers pour en faire des avions, et son petit prince est dessiné par lui lorsque sera publié pour la première fois le conte, à New York en 1943. Les sillons sont parfois creusés par des détours et sont désignés rétrospectivement par les traces du prétendu empêchement. Ensuite, c'est par l'écriture que les impressions fortes se vivent et se confirment. En 1939, dans *Terre des*

*Hommes, il est déjà écrit ce qui est et sera lu par la suite: Ah! Je me souviendrais du serpent de Motril. Il n'avait l'air de rien, c'est à peine si, de son léger murmure, il enchantait quelques grenouilles, mais il ne reposait que d'un œil. Dans le paradis du champ de secours, allongé sous les herbes, il me guettait à deux mille kilomètres d'ici. À la première occasion, il me changerait en gerbe de flammes... Je les attendais aussi de pied ferme, ces trente moutons de combat, disposés là, au flanc de la colline, prêts à charger: Tu crois libre ce pré et puis, vlan. Voilà ces trente moutons qui te dévalent sous les roues ... Et moi, je répondais par un sourire émerveillé à une menace aussi perfide. Cet émerveillement, la douceur d'âme du pilote, on la retrouve lorsqu'il raconte son attachement pour un fennec, son impulsion de gosse à vouloir domestiquer le petit renard des sables. Nous pouvons croire que ces mots de l'écrivain se rattachent à l'expérience de l'aviateur, mais nous devons croire aussi que ce bestiaire appartient d'abord à la boîte à joujoux d'Antoine de Saint-Exupéry: le serpent, le mouton et le renard sortent de ce paradis du coffre à jouets dans lequel le petit garçon enfouissait les couchers de soleil qu'il dessinait et collectionnait. Ce paradis chéri d'Antoine, qui vécut jusqu'à dix ans entre le château de la Môle, dans le Var, propriété de son grand père de Fonscolombe, et le château de Saint-Maurice de Madame de Tricaud, sa tante. Nous tous avons connu ces moments d'intuition créatrice qui fondent les retrouvailles avec le vécu à venir, avec l'écriture dans l'attente d'elle-même. Mesdames et Messieurs, dans les contrepoints de votre écoute et de votre distraction, entendez-vous *Le Bestiaire* de Poulenc [1919] ou *Les Histoires naturelles* de Ravel [1906] qui me clouent le bec, une fois encore.(*). Entendez-vous la musique de la maison qui enchantait. Le secret se faisant mystère. Songez au rat du Roi que le petit prince est invité à juger et à condamner de temps en temps, puis à gracier pour l'économiser. Songez au hanneton du businessman qui était tombé dieu sait d'où et qui répandait un bruit épouvantable. Songez à ces dérangements et à ces animaux incidents, c'est-à-dire sans avenir dans ce conte. Ce sont des animaux de nos premières émotions avec le réel comme la peur des araignées, de petites bêtes qu'il faudra sottement sacrifier ensuite par superstition ou le papillon de nuit vrombissant qu'il faudra subir ou éloigner momentanément.*

[Silence]

Il me faut dès lors vous parler de la planète du petit prince, il me faut vous dire trois mots de la rose; deux mots des deux volcans ouverts,

ceux qui sont en activité, et du volcan fermé, du volcan éteint, dans ce langage étrange des boas ouverts et des boas fermés qui furent les premières tentatives d'approche picturale du monde d'un enfant de six ans. Il me faut aussi dire un seul mot sur les graines de baobab en relation avec la muselière dessinée par l'aviateur, qui a oublié d'y ajouter la courroie de cuir: la partie manquante d'un dessin du pilote destiné au petit prince. Vous savez par votre lecture que *droit devant soi on ne peut pas aller bien loin*. Je vais donc évoquer la rose par ce qui l'entoure: les couchers de soleil. Et, du même coup, nous allons nous interroger ensemble, un instant, sur les levers de soleil. N'est-il pas surprenant de lire ce passage dans le conte, au moment où le petit prince est questionné et parle de sa demeure? *Mais, sur ta si petite planète, il te suffisait de tirer ta chaise de quelques pas. Et tu regardais le crépuscule chaque fois que tu le désirais ...* (Trois points de suspension). *Un jour, j'ai vu le soleil se coucher quarante-quatre fois! Et un peu plus tard tu ajoutais: Tu sais ...* (trois points de suspension) *quand on est tellement triste on aime les couchers de soleil...* (trois points de suspension). – *Le jour des quarante-quatre fois, tu étais donc tellement triste? Mais le petit prince ne répondit pas.* Mesdames et Messieurs, je viens de vous parler de l'intuition créatrice, cet instinct de l'entendement qui englobe délicatement comme le globe protège la rose, et je découvre avec vous que ces quarante-quatre couchers de soleil correspondent à l'âge d'Antoine de Saint-Exupéry appelé à quitter le monde des mortels. Une prémonition sans plus, un appel au revoir sans doute, lorsque le dernier mot du livre, après la mort du petit prince, nous invitera à cette conclusion au-delà de la conclusion: *Alors soyez gentils! Ne me laissez pas tellement triste: écrivez- moi vite qu'il est revenu...* (trois points de suspension). Qu'est-ce que cette tristesse dans l'extinction, cette tristesse dans la plus extrême beauté des couleurs du couchant? Saint-Ex a écrit dans son conte: *Je n'aime pas qu'on lise mon livre à la légère. J'éprouve tant de chagrin à raconter ces souvenirs.* Il y a deux emplacements, dans le conte, réservés au moment où le soleil se lève: le premier a lieu lors de l'émergence de la rose: *Que vous êtes belle! dit le petit prince.* – *N'est- ce pas, répondit doucement la fleur. Et je suis née en même temps que le soleil.* Le second endroit est décrit de manière inouïe par les associations implicites que les phrases comportent: *Ce qui m'émeut si fort de ce petit prince endormi, c'est sa fidélité pour une fleur, c'est l'image d'une rose qui rayonne en lui comme la flamme d'une lampe, même quand il dort... Et je le devinais plus fragile encore. Il faut bien protéger les lampes: un coup de vent peut les éteindre... Et, marchant ainsi, je découvris le puits au lever du jour.* L'émergence de la

fleur et l'apparition du puits se font au même moment, quand le soleil se lève. Qu'est-ce à dire? J'y vois une relation mystique à la mère et la réserve en eau d'amour que la femme tend à l'homme aimé, lorsque cet homme doit se détacher de sa mère, lorsque l'autre et toute autre femme apprennent à se distancer de cet homme. *Tâche d'être heureux... Laisse ce globe tranquille. Je n'en veux plus. [...] Ne traîne pas comme ça, c'est agaçant. Tu as décidé de partir. Va-t'en.* Une relation mystique à la mère, ai-je dit: écoutez les lettres que Saint-Ex écrivit à sa mère. À vingt et un ans, il lui dit ces mots: *Maman, je relis votre lettre. Vous me paraissez si triste et si fatiguée – et puis vous me reprochez mon silence. Maman! J'ai écrit. Vous me paraissez triste et vous me donnez le cafard [...]* Je vous embrasse comme je vous aime, ma petite maman. Toujours en 1921, il lui écrit: *Je rêve aussi beaucoup à vous et je me souviens d'un tas de choses de vous quand j'étais gosse. Et cela me navre le cœur de vous avoir si souvent fait de la peine.* Vingt-deux ans plus tard, en 1943, en cette année qui précède sa mort, Saint-Exupéry écrira toujours en ces termes à sa mère: *J'espère si fort être dans vos bras dans quelques mois, ma petite maman, ma vieille maman, ma tendre maman, au coin du feu de votre cheminée* [gardez en mémoire ce feu de cheminée, quand nous aurons à parler des volcans, tout à l'heure], *à vous dire tout ce que je pense, à discuter en contredisant le moins possible [...]* à vous écouter me parler, vous qui avez eu raison dans toutes les choses de la vie. *Ma petite maman, je vous aime.* Mesdames et Messieurs, il ne faut tirer aucune leçon définitive de ces lettres citées par Eugen Drewermann dans son ouvrage Une lecture psychanalytique du Petit Prince. Elles ont été choisies, orientées dans un souci d'explicitation louable pour identifier la rose à la mère et installer le narrateur dans un conflit de culpabilité. Ce n'est pas ma lecture. Il y a une sainteté de la mère qu'il faut voir dans cette permanence de sentiments, comme une relation à la Vierge Marie ou même à la Samaritaine du puits qui nous instruit sur l'incongruité et la bonté. Ainsi, faut-il bien plutôt voir la perte du soleil comme le deuil de la maman, le noir qui suit les rires et les émerveillements – même les agacements – ce couchant qui rend si triste le petit prince, ce petit bonhomme désormais livré à l'errance et à l'envie de rechercher des amis. Le deuil du visible. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. L'apprentissage de l'invisible: on ne voit bien qu'avec le cœur. Le cœur et le silence. Vous avez la mémoire de ce qui fonde la nomination du prince: pourquoi le personnage central du conte s'appelle le petit prince. Le narrateur nous informe à ce sujet: Puis il se dit encore: *Je me croyais riche d'une fleur unique, et je ne possède qu'une rose*

ordinaire. Ça et mes trois volcans qui m'arrivent au genou, et dont l'un peut-être, est éteint pour toujours, ça ne fait pas de moi un bien grand prince... Et, couché dans l'herbe, il pleura. Le texte se poursuit par la rencontre de l'animal qui symbolise la ruse et qui est ici le signe de l'intériorité quémandeuse. C'est alors qu'apparut le renard. La petitesse, ce sont ces volcans qui arrivent au genou et que la lecture du psychiatre a désignés comme une expression de la propreté anale: la proximité du pot

de chambre de l'enfant, l'éruption du volcan désignant la saleté, le feu de l'agressivité ou des oppositions à la mère révéree, formulées dans le flux de la phrase. La petitesse comme étroitesse, ce sont ces nouveaux rapprochements de mots que vous venez d'entendre, la mère considérée soudain comme une rose ordinaire. Une femme comme toutes les autres. Là encore, je ne saurais souscrire à ces jeux de l'esprit de l'analyse. Il y a quelque chose qui sort ou qui ne sort pas du volcan et je ne sais la nature précise de cette expulsion. Je ne puis que l'associer par le dessin au serpent boa qui a avalé sa proie. Si j'ignore ce qui est sorti des entrailles du serpent, je sais bien ce que les adultes ont vu de mon serpent boa: un chapeau, une orientation de mon éducation, je vous en ai parlé. Je me borne à croire et découvrir que ce que je lis: *Il possédait deux volcans en activité. Et c'était bien commode pour faire chauffer le petit-déjeuner du matin.* S'il ramone le volcan éteint, le petit prince est comme vous ou moi, on ne sait jamais ce qui peut se passer, les éruptions volcaniques sont comme les feux de cheminée [vous avez en mémoire la lettre que je viens de vous lire] et les volcans bien ramonés brûlent doucement et régulièrement. Pourquoi a-t-il intérêt à ce que le volcan soit entretenu soigneusement? C'est pour préparer le petit-déjeuner de sa rose. Après avoir dit qu'elle était née en même temps que le soleil, la rose ajoute: *C'est l'heure, je crois, du petit-déjeuner, auriez-vous la bonté de penser à moi...* Elle recevra un arrosoir d'eau fraîche. Vous vous rappelez que je vous ai parlé de l'eau, du puits et de la Samaritaine, vous ressentez à nouveau le lien entre les choses, ce lien dont parle si souvent Saint-Ex. Faire en sorte que le petit-déjeuner soit possible, soit prêt, c'est-à-dire que le porteur de nourriture, comme la porteuse d'eau, soit ouvert aux autres, soit disposé moralement à l'accueil, soit tout simplement relié au monde, cette écoute exige évidemment d'avoir chez soi un ou plusieurs volcans. Nous percevons maintenant avec une certaine tendresse ce que dira le renard à la fin de son entretien avec le petit prince: *c'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante.* La responsabilité à l'égard de la rose, le fait d'être responsable pour toujours de ce que nous avons apprivoisé,

révèle quelque chose de très fin. La moralité repose non sur des préceptes convenus, mais sur le temps perdu, le temps donné à quelqu'un, le temps hors de sa valeur, lorsqu'on prétend se l'approprier. S'il nous est dit ici que nous sommes responsables de ce que nous avons apprivoisé, nous devons nous retourner, nous retrouver en nous faisant rire comme le petit prince invite à cette joie intérieure. Car, lorsque nous avons aimé et quand ce sentiment semble avoir disparu sous l'effet des conflits et des obscurités, nous devinons secrètement que l'amour stagne dans ce qui a été souvent involontairement domestiqué entre les amants, dans ce qui lie sans se savoir un lien sûr. Apprivoiser se passe entre les deux battants de porte: le silence et le cœur. Mais il faut aussi avoir le soin de soi-même, commencer par être responsable de soi, et Saint-Ex reprend le b.a.-ba des enseignements domestiques pour l'explicitier: *C'est une question de discipline, me disait plus tard le petit prince. Quand on a terminé sa toilette du matin, il faut faire soigneusement la toilette de la planète. Il faut s'astreindre régulièrement à arracher les baobabs dès qu'on les distingue d'avec les rosiers auxquels ils ressemblent beaucoup quand ils sont très jeunes.* En relation avec la dédicace du livre à Léon Werth, les interprétations du baobab capable de faire éclater la planète ont momentanément désigné le nazisme comme la mauvaise graine à extirper, mais il ne fait pas de doute que la menace des baobabs signale l'aptitude d'une responsabilité interne en éveil. D'ailleurs, l'effort pour dessiner cet arbre exprime une attention particulière, cet effort est en rapport direct avec le sentiment de la nécessité, d'une part, et la vigilance à l'égard de nos talents particuliers, d'autre part, ainsi que l'indique l'auteur: *Vous vous demanderez peut-être: Pourquoi n'y a-t-il pas, dans ce livre, d'autres dessins aussi grandioses que le dessin des baobabs? La réponse est bien simple: J'ai essayé mais je n'ai pas pu réussir. Quand j'ai dessiné les baobabs j'ai été animé par le sentiment de l'urgence.* Et ce qui est le plus étonnant et le plus éloquent, c'est de rapporter ce dessin à celui de la muselière, à laquelle le narrateur et dessinateur a oublié de fournir la courroie de cuir servant à la fermeture, un dessin qui ne figure pas dans le livre, un dessin recouvert par quelque chose qui ne ressemble pas à un chapeau, mais se rapporte à une distraction devant une préoccupation autrement plus profonde. C'est ainsi que le mouton mangera peut-être la rose, cela dépend de la double vigilance du petit prince à l'égard de l'animal ou de la fleur, c'est ainsi que toutes les étoiles riront doucement ou que les grelots associés aux fontaines dans ces étoiles seront symboles de larmes. Les conséquences d'une leçon montrent toute l'insuffisance de cette leçon. Si les leçons démontrent

rétrospectivement leur fragilité, il n'en va pas de même de l'intuition. N'est-il pas surprenant de relever des éléments apparemment insignifiants dans ce conte? Des dates et des chiffres notamment. Comme vous le savez, il est précisé ceci à l'orée même du texte: *Lorsque j'avais six ans, j'ai vu* etc. Je vous ai déjà lu cette phrase. Mais je ne vous ai pas dit que, peu après, au début du chapitre II, l'auteur reprend ce chiffre: *J'ai ainsi vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement, jusqu'à une panne dans le désert du Sahara, il y a six ans.* Mesdames et Messieurs, vous avez bien retenu ce nombre six et vous aurez observé cette remarque: j'ai vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement. Parlons donc un peu de ce renvoi en nous portant au chapitre XXVII. Après avoir décrit la mort du petit prince avec les mots que vous connaissez désormais: *ça ne fit même pas de bruit, à cause du sable,* l'auteur commence ainsi son nouveau chapitre. *Et maintenant bien sûr, ça fait six ans déjà ...* (trois points de suspension). *Je n'ai jamais encore raconté cette histoire.* Continuons notre observation des chiffres élémentaires. *J'avais à peine de l'eau à boire pour huit jours,* est-il écrit au chapitre II. Il est vraiment curieux de remarquer qu'au chapitre XXV il est à nouveau question de ce chiffre. L'aviateur qui est tombé en panne, et dont la chute est une expérience ontologique, dit au petit prince: *Alors ce n'est pas par hasard que, le matin où je t'ai connu, il y a huit jours, tu te promenais comme ça, tout seul, à mille milles de toutes les régions habitées! Tu retournais vers ton point de chute?* Et, phénomène symétrique eu égard à ce qui a été annoncé au chapitre II, il est dit, au chapitre XXIV, après la rencontre avec le marchand de pilules perfectionnées qui apaisent la soif, et immédiatement avant de partir à la recherche du puits: *Nous en étions au huitième jour de ma panne dans le désert et j'avais écouté l'histoire du marchand en buvant la dernière goutte de ma provision d'eau.* Sans vouloir m'appesantir avec excès sur ces notions liées aux nombres, mais sachant, comme chacun le devine, toute l'importance du chiffre dans les textes bibliques, dans la clé des mots, il faut encore relever cet étrange dialogue, au chapitre XVIII, lorsque le petit prince rencontre une fleur de rien du tout à trois pétales dans le désert: – *Bonjour, dit le petit prince.* – *Bonjour, dit la fleur.* – *Où sont les hommes? demanda poliment le petit prince.* *La fleur, un jour, avait vu passer une caravane: Les hommes? Il en existe, je crois, six ou sept. Je les ai aperçus il y a des années.* Il n'est pas question ici de faire entrer les nombres dans une quelconque logique pythagoricienne en vue de signifier l'indicible. Il convient tout simplement de rallier une certaine convergence à une certaine cohérence. Avoir six ans et lire soudain un livre d'images qui s'appelle

« Histoires Vécues »; avoir personne à qui parler jusqu'au moment où survient, pour un aviateur, une panne dans le désert, il y a six ans; déclarer enfin, en tant qu'écrivain, que *ça fait six ans déjà et je n'ai jamais encore raconté cette histoire*; Cette durée ne peut être fortuite et j'ai peine à croire que l'auteur précité des *Cinq visages de Saint-Exupéry* ait pu laisser entendre à ses lecteurs (je cite) *qu'Antoine faisait un seul reproche à son livre (pour lequel il avait une dilection particulière): avoir "un peu trop de planètes", voulant signifier par là qu'il eût volontiers coupé dans les voyages planétaires du petit prince, une partie du moins, car je le sais, il eût laissé l'allumeur de réverbères*. Il est trop surprenant, à mon sens, qu'il y ait précisément six planètes, c'est-à-dire six figurations d'une cosmogonie humaine: le ROI, qui nous attendrit lorsque le petit prince, lassé de la conversation, est prêt à s'en aller, le roi qui dit à l'enfant pour le garder près de lui: *Je te fais mon ambassadeur*. Le BUVEUR, qui nous attendrit lorsqu'il dit au petit prince qu'il boit pour oublier. – Pour oublier quoi? – *Pour oublier que j'ai honte*. – Honte de quoi? – *Honte de boire*. Le VANITEUX, qui nous attendrit lorsqu'il dit au petit prince: *Fais-moi ce plaisir. Admire-moi quand même!* Le BUSINESSMAN, qui nous attendrit parce qu'il ne supporte pas d'être interrompu dans son obsession. *Le businessman comprit qu'il n'était point d'espoir de paix*. L'ALLUMEUR DE RÉVERBÈRES, qui nous attendrit lorsqu'il répond au petit prince: *Il n'y a rien à comprendre. La consigne c'est la consigne. Bonjour*. Enfin, le GÉOGRAPHE, qui nous attendrit lorsqu'il affirme péremptoirement: *Nous écrivons des choses éternelles*. Ce ne sont pas des amis, ce sont des humiliés qui se savent tels. Pourquoi le GÉOGRAPHE dit-il que la planète Terre *a une bonne réputation*? Parce que la Terre est la septième comme est nommé par les initiés le septième ciel; parce que la fleur de rien du tout, celle à trois pétales, la plus ordinaire, donc la plus humble, sait que les hommes sont au nombre de six ou sept, précisément. Parce que l'on rencontre sur Terre le désert et la mort par la première approche du serpent, parce que l'on rencontre l'écho de sa voix du sommet des plus hautes montagnes, l'écho qui reprend: *Qui êtes-vous? Je suis seul. Soyez mes amis*. Parce qu'on y rencontre une fleur de rien du tout à trois pétales, puis un jardin fleuri de roses qui ressemblent toutes à la fleur du petit prince, celle qu'il croyait être unique dans l'univers. Parce que l'humanité se résume d'abord à un aiguilleur qui trie des voyageurs qui dorment et qui baillent, elle se résume ensuite à un marchand de pilules perfectionnées qui apaisent la soif et qui permettent ainsi d'économiser du temps. Parce que le renard, ici, s'est approché; parce que l'aviateur tombé du ciel s'est aventuré accidentellement là. Ils sont sept hormis le petit prince, venu en

explorateur, et le pilote, blotti dans son égarement physique et métaphysique. C'est tout pour la septième planète. Il faut s'en aller. Quant à la huitième, celle du petit prince, nous en avons précédemment assez parlé. Montrons simplement que ce signe huit, ce signe de l'infini qui tient le tout, est l'expression du cycle: *Lorsque j'avais six ans, j'ai vu (etc.) et une panne dans le désert du Sahara, il y a six ans*, ce retour au point zéro du narrateur qui se confond avec l'aviateur en un seul homme, en cette naissance unique, ce retour doit être rapproché avec cette eau à boire pour huit jours, le temps de la semaine qui s'écoule et qui revient, l'évocation de la création, dans la Genèse, *je T'ai connu il y a huit jours*. Ce cycle, c'est aussi la rotation de la planète Terre: une année. *Tu sais, ma chute sur la Terre... (trois points de suspension) c'en sera demain l'anniversaire ...* Puis, après un silence, il dit encore: *J'étais tombé tout près d'ici...* Non loin de l'endroit où survint l'accident, la panne, l'arrêt et l'événement. Il est alors question une troisième fois du lever de soleil, je ne vous l'ai pas dit, volontairement, j'ai gardé ce mot pour la fin. Il est dit, en effet, lorsque le conte est sur le point de s'achever: *Maintenant je me suis un peu consolé. C'est-à-dire pas tout à fait. Mais je sais bien qu'il est revenu à sa planète, car, au lever du jour, je n'ai pas retrouvé son corps. Ce n'était pas un corps tellement lourd...* Il aura été éprouvant de trouver un ami. Toutefois, la recherche constante de cet ami fonde une relation avec le ciel: *Et quand tu seras consolé (on se console toujours) tu seras content de m'avoir connu. Tu seras toujours mon ami. Tu auras envie de rire avec moi. Et tu ouvriras parfois ta fenêtre, comme ça, pour le plaisir... Et tes amis seront bien étonnés de te voir rire en regardant le ciel. Alors tu leur diras: Oui, les étoiles, ça me fait toujours rire! Et ils te croiront fou. Je t'aurai joué un bien vilain tour...* Combien le petit prince a-t-il eu raison de répondre à l'aiguilleur que *les enfants seuls savent ce qu'ils cherchent. Ils perdent du temps pour une poupée de chiffons, et elle devient très importante, et si on la leur enlève, ils pleurent...* Vous souvenez-vous de la réponse de l'aiguilleur? *Ils ont de la chance.*

Silence final

Mesdames et Messieurs, c'est par une petite strette concluant cette fugue (qui tient plus de la fantaisie oratoire) que je vais cesser de m'entretenir avec vous. Je finirai par une remarque de Saint Ex dans son livre : *Nous qui comprenons la vie, nous nous moquons bien des numéros ! J'aurais aimé commencer cette histoire à la façon des contes*

de fées. J'aurais aimé dire : IL ETAIT UNE FOIS UN PETIT PRINCE QUI HABITAIT UNE PLANETE A PEINE PLUS GRANDE QUE LUI ET QUI AVAIT BESOIN D'UN AMI. *Pour ceux qui comprennent la vie, ça aurait eu l'air beaucoup plus vrai.* Donc, après avoir relu ma causerie, je me suis dit que la phrase de Flaubert « On peut être maître de ce qu'on fait, mais jamais de ce que l'on sent » appelle désormais une autre citation extraite, celle-ci, du « Livre de la Vie » de Thérèse d'Avila : *Tout ce que je vois avec les yeux du corps me semble un songe, une moquerie ; des yeux de l'âme, j'ai déjà vu au loin ce qu'elle désire, et c'est mourir.* Cette pensée qui nous fait deviner l'influence que la sainte aura sur Calderon de la Barca, pour qui « la vie est un songe, la mort est un mensonge » , nous renvoie à la dédicace de Saint-Exupéry à Léon Werth, à Léon Werth *quand il était petit garçon.* L'essentiel du chef d'œuvre de Saint-Exupéry se trouve rassemblé dans les quatre excuses signalées sobrement mais avec un pardon implicite qui sort de la bouche même de celui qui s'excuse. Premièrement, UN LIEN : cette grande personne est *le meilleur ami* que j'ai au monde. Secondement, UNE OUVERTURE : cette grande personne *peut tout comprendre*, même les livres pour enfants. Troisièmement, L'HISTOIRE VECUE : cette grande personne habite la France où elle a faim et froid. Elle a bien *besoin d'être consolée.* La quatrième et dernière excuse est l'invocation à L'ENFANCE comme signe préalable d'éternité : l'enfant derrière soi, l'enfant devant soi, l'enfant en soi et hors de soi, l'enfant dans l'errance et dans l'intermittence... (trois points de suspension).

(*) Le Bestiaire de Poulenc, d'après Apollinaire, comprend: Le dromadaire. La chèvre du Tibet. La sauterelle. Le dauphin. L'écrevisse. La carpe. Les Histoires naturelles de Ravel, d'après Jules Renard, comprennent: Le paon. Le grillon. Le cygne. Le martin-pêcheur. La pintade.